

PAS DE POLITIQUE.

## L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOUINE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 5 AVRIL 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOUINE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

## LA SANTE.

La santé est une fortune. Aussi entendons-nous souvent faire cette réflexion : *Si Dieu me prête la santé!* Avec cette condition l'homme est plein d'espérance, c'est dans cette condition qu'il envisage l'avenir avec sécurité.

L'ouvrier surtout qui vit de son travail journalier a besoin de ce capital que la Providence seule peut lui donner; mais cette même Providence ne peut empêcher l'homme de le perdre quand il le veut. Et nous le voulons souvent, certes, par nos imprudences, notre négligence. La santé au Canada est forte : le climat contribue à entretenir notre race.

Chez l'ouvrier les exercices manuels développent ses forces et lui donnent une constitution robuste qui le font résister à toutes les intempéries.

Aussi pouvons-nous dire que les maladies ordinaires n'ont pas prises sur ces travailleurs aux muscles forts, quand il ne commet pas d'imprudences.

Mais souvent cette forte constitution est la cause de leur imprévoyance.

Ils n'apprécient pas cette santé qui est leur avenir et l'avenir de leurs enfants.

C'est d'abord l'enfance qui doit attirer notre attention, car c'est dans un âge tendre souvent que l'on acquiert ces germes qui affectent la santé et mènent à une mort prématurée.

Le développement de la taille exerce sur l'avenir des enfants la plus grande influence et il doit fixer, à tous les instants, l'attention et la sollicitude des mères. Une taille bien développée, outre les agréments qu'elle ajoute à la beauté, est une des conditions essentielles d'une bonne santé.

L'exercice à l'air libre est un des plus puissants moyens de développements pour la taille des enfants; on doit donc ne rien négliger pour qu'ils puissent se livrer à un exercice salubre.

Nos échevins ont compris cette doctrine et ils s'efforcent d'ouvrir des parcs où le pauvre, comme le riche peut aller faire respirer l'air frais à ses enfants, le jardin Viger, le parc de la montagne, l'île Ste. Hélène, sont entre autres remarquables à cette fin. Loin donc de critiquer l'œuvre qui a été faite à grands frais, remercions-en les hommes entrepreneurs qui ont doté de si belles promenades la ville et surtout la classe ouvrière qui peut se vanter d'avoir à sa disposition des parcs et des jardins.

Un des plus grands obstacles qui empêchent le développement chez les enfants d'atteindre toute sa perfection, chez les filles surtout, a été imaginé par la sottise humaine : *c'est le manie de serrer les enfants*, soit dans un corset, soit dans leurs vêtements. Sans doute la nature a quelquefois des difformités qu'il faut s'efforcer de faire disparaître, sur l'avis d'un bon chirurgien; mais lorsqu'un enfant est bien conformé au berceau, il n'y a aucune raison de craindre que son développement s'arrête, et le meilleur moyen de le faire arriver à une croissance régulière est de laisser sa taille et ses membres libres de toute entrave.

Sans doute que ce système n'aura pas pour effet de rendre les enfants tous également beaux : la nature varie les formes de la taille comme les traits du visage. Cette finesse de la taille qu'une mode aussi contraire aux règles de la beauté qu'à celles de la santé fait désirer si vivement, ne sera jamais le résultat de l'emploi des corsets et des vêtements serrés, et, si on l'obtient en faisant violence aux formes naturelles, ce ne sera pas impunément. En s'écartant des vraies règles de la beauté et de la grâce, on court grand risque de troubler la santé de l'enfant et de le prédisposer à une foule de maladies dangereuses.

Vous surtout, ouvriers qui devez être au-dessus de ces préjugés, laissez croître en liberté, dès leur naissance, ces jeunes plantes que toute entrave étoufferait. Si Dieu a donné à vos enfants une belle conformation, elle n'atteindra sa perfection que grâce à sa liberté, si leur conformation doit s'écartier des règles de la beauté, elle s'en éloignera bien moins si vous ne la faussez pas.

(A continuer)

## DIGNITE DE L'OUVRIER

## L'ARTISTE ET L'ARTISANT.

Il y a malheureusement chez tous les hommes une ambition secrète qui les pousse à sortir de leur sphère, à vouloir s'élever au-dessus de leur condition, à croire que le rôle que leur a confié la Providence n'est pas digne de leur intelligence et de leur cœur.

Préjugés obscurs, funestes surtout à l'ouvrier, et que je voudrais détruire en m'appuyant sur des faits.

Chez tous les peuples libres, plus les arts libéraux faisaient de progrès, plus les branches des connaissances humaines prenaient d'étendue, plus aussi les arts mécaniques agrandaient de développement et de perfection.

Archimède dégageait l'inconnu d'un problème; il révélait la forme à l'ouvrier, et l'ouvrier trouvait dans les découvertes nouvelles de la science, de nouveaux éléments de travail, et, par suite, de richesse.

Aristote étudiait les lois de la nature dans leur principe et dans leur fin. Il créait aussitôt une pléiade d'observateurs attentifs, d'ouvriers intelligents et laborieux qui parvenaient à lui dérober ses secrets pour améliorer le bien-être de la pauvre humanité.

L'artiste de génie engendre nécessairement des artisans pleins de goût, de mérite et de savoir.

D'Euclide à Papin, il serait facile de montrer l'application de cette loi : Ce que le génie découvre, il ne saurait souvent l'appliquer. Et s'il ne s'était rencontré d'excellents mécaniciens pour réduire à la pratique les découvertes des savants, le dix-neuvième siècle serait encore plongé aujourd'hui dans les ténèbres ou les erreurs des premiers âges.

S'il ne se fût trouvé un constructeur assez habile pour concentrer dans un morceau de verre les rayons du soleil et des astres qui peuplent le firmament, Kopernic, Galilée, Orago seraient encore aujourd'hui, pour la plupart, des hommes, des utopistes, des rêveries, savants peut-être, mais n'ayant pas fait faire un pas à la science et au progrès.

La parole humaine n'est rien si on la compare à la pensée, et sans la parole, cependant, la pensée est un songe enseveli dans un tombeau. Elle n'éclaire, n'échauffe, ne vivifie qu'en s'articulant par des mots auxquels elle emprunte son éclat, sa lumière et sa vie.

Je pourrais multiplier les exemples pour bien faire comprendre à l'ouvrier sa dignité et sa grandeur. Se croire utile, c'est beaucoup; se croire nécessaire, c'est doubler ses forces et son courage.

Cessez donc, à quelque degré de l'échelle sociale que vous soyez placés, de regarder d'un œil jaloux celui qui vous domine par le génie ou le savoir. L'artisan est indispensable à l'artiste, et si celui-ci vit dans son œuvre, il doit souvent sa grandeur et sa force à celui qui a exécuté ce que son intelligence avait deviné.

Les hommes de génie l'ont bien compris : et plus une nation est grande par son développement intellectuel, plus aussi elle élève le rang et le niveau de l'ouvrier; plus, au contraire, une nation s'achemine à la décadence, plus rares aussi deviennent les bons ouvriers, plus vite, par conséquent, diminuent sa richesse et sa splendeur.

L'histoire d'Athènes et de Rome est là pour nous le prouver.

G. CHAULIN.

## L'APOÏRE DE L'USINE.

M. Harmel, le propriétaire de l'usine si importante et surtout si connue de Val-des-Bois, est mort.

L'*Univers* a consacré à ce grand chrétien, à cet apôtre des ouvriers, la notice suivante :

"*Le Bon Père!* c'est le nom que la familiarité respectueuse de ses fils et de ses ouvriers donnait, durant sa vie, à l'homme de bien, au patriarche, au saint qui vient de mourir, en sa maison du Val-des-Bois, dans sa 89<sup>e</sup> année.

"Qui ne connaît, dans le monde de l'industrie et dans le monde catholique, la famille Harmel? C'est son chef, Jacques-Joseph, qui, lundi dernier, à sept heures du soir, rendait le dernier soupir au milieu de ses fils de sang et de ses fils d'adoption, agenouillés en larmes près de son lit funèbre pour recueillir ses derniers enseignements.

"Ces enseignements, une phrase de son testament les résume : *Aimez, dit-il à ses fils, aimez nos chers ouvriers; ils étaient mes enfants; vous reprendrez ma paternité; vous continuerez à les porter vers Dieu et à leur faire du bien.* En ces quelques mots, celui qui les laisse aux siens comme un programme dont ils ne doivent pas s'écarter, caractérise admirablement le genre d'apostolat qu'il eut à cœur de remplir toute sa vie, qu'il put voir continuer sous ses yeux par ses enfants, surtout par celui qu'on a si justement nommé « l'Apôtre de l'usine », et dont il a pu aussi, avant de mourir, constater, en bénissant Dieu, les nombreux et féconds résultats.

"C'est bien, en effet, une paternité que Jacques-Joseph Harmel voulut exercer à l'endroit de la famille industrielle dont il était le chef. Un jour, quand on fera l'histoire de cette longue, laborieuse et sainte existence, on racontera par le détail au prix de quels labeurs, de quels sacrifices et de quelles prières, surnaturalisant et fécondant tout cela, le Bon-Père conquit auprès des ouvriers, qu'il avait trouvés dans une ignorance et un éloignement complets des devoirs religieux, cette affection reconnaissante qui devait peu à peu rendre



possible, puis facile la création au Val des-Bois et le développement des confréries, institutions économiques, cercles, etc., multipliés aujourd'hui en cette oasis industrielle, où l'on ressent, dans la paix et la joie, comme un avant-goût de l'actif repos du Ciel.

### Les Plaisanteries de l'Atelier.

Le petit Henri fait sa prière devant sa maman :

Arrivé à la phrase du *Pater* :

"Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons..." Il s'arrête subitement :

Tiens, dit-il, ça me fait penser que ce matin, quand j'ai rencontré Anna qui m'a griffée, j'ai oublié de lui flanquer des gifles.

\* \*

C'est se respecter que d'éviter toute espèce de discussion ; il n'y a que les sots qui s'y engagent.

\* \*

Pour le chrétien, et même pour l'homme que l'orgueil n'aveugle pas, le premier des titres est de gagner sa vie, c'est-à-dire de donner sans recevoir.

\* \*

Toute discussion avec des personnes ignorantes ou mal élevées, n'est propre qu'à les aigrir et nous rabaisser dans leur esprit.

\* \*

La raison supporte les disgrâces, le courage les combat, la patience et la religion les surmontent.

\* \*

Quel est le comble de l'hospitalité :

Recueillir une succession.

\* \*

Quel est le comble de l'horticulture :

Planter là sa femme.

\* \*

Mots carrés.

Je suis plus de la moitié du monde, on me trouve presque en tout le monde, enfin je suis à tout le monde.

Réponse. Mer. Eau. Rue.

\* \*

Dieu exigera plus de ceux à qui il aura plus donné.

\* \*

C'est se mépriser soi-même, que de n'oser paraître ce qu'on est, l'art de se contrefaire et de se cacher n'est souvent que l'aveu tacite de nos vices.

\* \*

La dissimulation est une imposture réfléchie.

\* \*

La dissimulation est un certain art de composer ses paroles et ses actions pour une mauvaise fin.

\* \*

En se disputant on se frappe en aveugles, et les blessures sont souvent incurables.

\* \*

Se plaindre de ses disgrâces avec discrétion est une grande marque qu'on ne mérite pas.

\* \*

L'insensé même passe pour raisonnable lorsqu'il sait se taire à propos.

\* \*

La scène se passe dans le bureau du Téléphone en cette ville.

"Un particulier veut acheter un téléphone.

Mais demande-t-il à l'employé, est-ce d'un usage difficile ?

Oh ! non, monsieur, tout le monde peut parler dedans."

Alors le particulier dit : "Tous les muets devraient en avoir."

### GOMMES.

La gomme existe dans toutes les parties des plantes herbacées, dans tous les fruits, dans un assez grand nombre de racines et de tiges ligneuses ; enfin dans toutes les feuilles.

Certaines gommages découlent spontanément des branches et du tronc des arbres, sans formes d'un mucilage qui se dessèche et durcit à l'air ; quant aux autres, il faut les extraire par l'eau bouillante.

La gomme est solide, incristallisable, incolore, très-fade, sans odeur, inaltérable à l'air, soluble dans l'eau, insoluble dans l'alcool, facilement décomposable par l'acide azotique. Les principales gommages sont :

1o. La *gomme arabique*, qu'on extrait de plusieurs espèces de *mimosa*, est employée en médecine ; on s'en sert aussi pour rendre certaines couleurs brillantes et solides, et pour donner le lustre aux étoffes.

2o. La *gomme du Sénégal*, qui a les mêmes propriétés que la précédente, et qu'on extrait du *nébuc* et de l'*uerék*.

3. La *gomme adragant*, qui est employée en médecine : elle forme un mucilage plus consistant que celui des gommages précédentes.

### PLATINE.

Le platine est d'un blanc gris, susceptible de prendre un très-beau poli ; il est très-ductile et assez malléable ; c'est le moins dilatable des métaux. Fondu, sa densité est 19,5 ; forgé, elle va jusqu'à 21,5. Ce métal peut être fondu à une très-haute température dans des fourneaux de toutes dimensions, au moyen d'un foyer alimenté par l'oxygène. Le moulage donne très-nettement des vases, des objets qu'hier on n'obtenait que par le martelage, opération beaucoup plus coûteuse.

La propriété qu'il a de se souder, lorsqu'il est amolli par la chaleur, permet de le forger assez facilement. L'air n'a aucune action sur lui, à quelque température que ce soit.

Il en est de même de l'acide sulfurique et de l'acide chlorhydrique ; mais l'acide azotique, dont l'action sur le platine pur est insensible, agit au contraire assez fortement sur le platine uni à un métal attaqué par l'acide azotique.

Les alcalis, les persulfures alcalins, l'azotate de potasse, le phosphore et l'arsenic se combinent avec lui. Il se combine directement avec le chlore gazeux, et, lorsqu'il est divisé, avec le soufre. Il a la propriété, lorsqu'il est en éponge ou en poudre très-fine, d'enflammer l'hydrogène.

Sa dureté, son infusibilité et le peu d'action qu'exercent sur lui les réactifs, le font rechercher pour la confection des instruments de chimie ; les Russes en fabriquent de la monnaie.

Le minerai qui contient le platine, et qui vient soit de l'Amérique espagnole, soit de la Sibérie, contient en même temps, outre le fer et le chrome, le palladium, l'irridium, l'osmium et le rhodium. Pour en extraire le platine on traite cette alliage avec une eau régale composée de 1 partie d'acide azotique et de 3 parties d'acide chlorhydrique ; on décante la dissolution, qui est d'un rouge foncé, et on verse de nouvelle eau régale, jusqu'à quatre reprises différentes. On enlève le résidu et on verse dans la dissolution du chlorhydrate d'ammoniaque ; il se forme un précipité jaune orange, qu'on sèche et qu'on décompose par la chaleur.

Il en résulte du platine qu'on purifie en le dissolvant de nouveau dans l'eau régale et le traitant de la même manière.

On reconnaît les sels de platine à leur propriété de ne pas être précipités par le ferrocyanure de potassium, et en ce que le platine en est précipité par tous les métaux, sans excepter l'argent.

Gardes-toi de dire tout ce que tu sais.

\* \*

Dans toute discussion, c'est toujours le plus sage qui cède.

### Les funérailles du Bon-Père

Val-des-Bois 7 mars 1884.

La chapelle de l'usine est entièrement tendue de noir. Sur les sombres draperies, des milliers de larmes blanches se détachent. Tous ces ornements mortuaires n'appartiennent point à l'administration des pompes funèbres. C'est encore un dommage de la famille de Val et des ouvriers. Les orphelins, les ouvriers, les petits enfants du Bon-Père ont tout préparé, tout agencé.

Devant le catafalque, qui disparaît sous les couronnes et les fleurs, se tiennent les dignitaires des diverses associations du Val-des-Bois, portant chacun sa bannière. Ces bannières portent l'écharpe de crêpe.

Il est sept heures et demie : une première grand-messe des morts est chantée par les ouvriers et les enfants des sœurs.

Les membres de la famille s'approchèrent de la sainte table.

A dix heures et demie, le cortège se met en marche vers l'église paroissiale. Huit ouvriers de l'usine portent le cercueil. Les cordons du poêle sont tenus par M. le marquis de la Tour-du-Pin-Chambly, représentant le comité de l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers ; M. H. André, maître de forges à Couzances-aux-Forges, président de la commission industrielle ; par le président du cercle du Val, enfin par un ancien ouvrier de l'usine.

Après du cercueil marchent des ecclésiastiques, ayant à leur tête le grand vicaire, représentant Mgr l'archevêque de Reims ; les délégués des diverses associations : mères chrétiennes, cercle, enfants de Marie, petit cercle, etc., portant chacun la couronne offerte par son association.

Un groupe d'ouvriers des usines de Pont fanerger, a offert spontanément une couronne au Bon-Père et son représentant se mêle aux délégués des associations du Val.

Près de deux mille personnes suivent le convoi : parmi elles, on remarque des ouvriers, ayant quitté l'usine du Val depuis des années et qui ont fait le sacrifice d'une journée de salaire, les frais d'un voyage, pour rendre un dernier hommage à celui qui n'avait pas cessé d'être pour eux le Bon-Père...

Quand les marins n'ont pu abandonner leur travail, ils se sont fait représenter par leurs femmes, et j'en vois un certain nombre dans le cortège. Voici les délégations des comités et des cercles catholiques de Reims et de Sains (Aisne), des industriels de Lille, Roubaix, Reims, Tourcoing et de la vallée de la Suippe. N'oublions pas un groupe de pauvres et de vieillards, invalides de travail, qui, pendant la vie du Bon-Père, étaient plus particulièrement ses clients. Chaque dimanche, à l'issue de la grand-messe, ils l'attendaient au pied de l'escalier qui conduit à la chapelle.

Le Bon-Père s'approchait, causait paternellement avec eux, prenant de leurs nouvelles et de celles de leur famille, et, après avoir remis à chacun une pièce d'argent, il les conduisait dans sa maison, où un déjeuner les attendait.

Pendant mes séjours au Val je n'ai jamais vu, sans une profonde émotion, se reproduire cette scène, si grande dans sa simplicité, de la vie du patriarcat...

Au moment où nous sommes de la chapelle, la société chorale de l'usine, accompagnée par quelques instruments de cuivre, commence en fauxbourdon le chant du *miserere*. Cette grave harmonie, qui se mêle, sans se confondre, à la sonnerie des morts descendant, comme un adieu, du petit clocher gothique, devait se compléter bientôt par un élément nouveau.

Quand nous arrivons devant le pavillon central qui domine la longue file des ateliers, une voix bien connue s'élève et vient se joindre aux chants et aux prières : — cette voix, c'est la cloche de l'usine... Je ne saurais assez dire l'émotion qui s'empare de tous les assistants, en entendant cette cloche du travail saluant, une dernière fois, l'homme de travail qu'avait toujours été le Bon-Père.

Ce glas funèbre, si différent des joyeuses volées qui, hier encore, marquaient les heures du travail et du repos, ou invitaient aux fêtes de famille, c'était bien le cri de deuil de la cité ouvrière tout entière pleurant son fondateur, son modèle, son apôtre et son père. C'était l'adieu de l'usine qu'il avait sanctifiée, après l'adieu de la chapelle où chaque jour davantage, il s'était sanctifié...

L'église du village, malgré ses trois nefs, est trop étroite pour contenir la foule. Plusieurs centaines de fidèles restent sur la place pendant le service divin. La grand-messe est chantée par les orphelins et les ouvriers du Val. L'offrande dure une heure.

Nous arrivons, vers deux heures, au cimetière, devant la chapelle qui sert de sépulture à la famille Harmel.

C'est là qu'il y a un mois à peine, était inhumé un petit-neveu du Bon-Père : l'abbé Jules Reimbeau, des Salésiens de dom Bosco, mort à Turin, à vingt-sept ans, avec la piété et la résignation évangéliques d'un saint Louis de Gonzague.

Après les prières liturgiques, le président du cercle du Val prononce, d'une voix émue, des paroles touchantes :

En revenant du cimetière, à deux heures et demie, les membres de la famille et deux cents invités prennent part à un déjeuner, à la fin duquel M. l'abbé Peschenard, grand vicaire de Reims, retrace en quelques mots émus la grande mission du Bon-Père, — mission si bien comprise et continuée par ses enfants.

Chacun se retire alors, emportant la conviction profonde que celui qui a été le promoteur, au dix-neuvième siècle, des œuvres de l'usine, en est devenu désormais, par la miséricorde de Dieu, le puissant et zélé protecteur.

### Réponse au Problème.

Plusieurs seront désappointés en apprenant que la réponse à notre dernier problème est que le marchand perd \$96 et ses souliers soit : \$100.

On nous fait remarquer qu'il aurait vraisemblablement préféré recevoir un petit poisson d'avril. L'heureux gagnant est M. Chs. B. Bergeron.

### PROBLEME.

Six hommes en vingt-quatre jours travaillant huit heures par jour, ont fait quatre cents cinquante-six toises d'ouvrage : on demande combien en feront cinq hommes en vingt jours, travaillant dix heures par jour.

Le vainqueur aura droit à un magnifique encrier en cristal.

### RECETTES.

**Prunes confites.**—Choisissez demi-cent de prunes, soit reines claudes, mirabelles ou autres ; faites-les blanchir ; lorsqu'elles seront bien mollettes, vous les retirerez avec une écumoire et les mettez dans l'eau fraîche. Faites clarifier cinq livres de sucre, mettez vos prunes dans un vase et couvrez-les de sucre clarifié un peu plus que tiède ; retirez vos prunes le lendemain, faites bouillir votre sucre par quatre jours différents, et remettez chaque fois sur vos prunes ; la dernière fois vous ajouterez deux verres d'eau à votre sucre et le jetterez bouillant sur vos prunes.

**Purée de carottes.**—On fait cuire les carottes, coupées en morceaux, baignant dans l'eau salée, avec un peu de beurre et un oignon ; lorsqu'elles sont parfaitement cuites, on les jette dans une passoire pour les laisser égoutter, puis on les passe. On assaisonne cette purée comme les autres en employant de préférence un bouillon mais on ajoute une cuillerée de farine au moment où on la tourne dans le beurre chaud.

**Purée de patates.**—Faites cuire à la vapeur de grosses pommes de terre bien fameuses ; pelez-les ; passez-les avec le pilon dans une passoire ; mettez du beurre dans la casserole ; lorsqu'il est chaud, ajoutez la purée ; tournez ; éclaircissez avec du bouillon ou du lait ; assaisonnez. On peut sucrer cette purée lorsqu'elle est faite au lait.

**Riz au lait.**—Trois cuillerées suffisent pour un litre de lait ; après l'avoir bien lavé et égoutté, mettez-le dans le lait bouillant, si vous voulez qu'il ne s'écrase pas trop, mettez un peu de sel. En le mettant dans le lait froid, il gratine plus facilement, faites cuire à petit feu pendant une heure et demie environ. Le riz ne doit pas être très-épais. Pour le rendre plus délicat, au moment de servir, ajoutez deux jaunes d'œuf que vous délayez avec un peu de lait froid, avant de les mêler au riz en tournant sans bouillir. Un peu d'écorce de citron, d'eau de fleurs, d'orange ou de muscade donne à ce met un parfum agréable. On mange sucré au déjeuner ou comme entre-mets.

**Majonnaise de poisson ou de volaille.**—Mettez un jaune d'œuf dans une petite terrine, avec un peu de sel et quelques gouttes de jus de citron ; remuez continuellement pendant que vous y versez deux cuillerées d'huile d'olive ; ajoutez un peu de vinaigre à mesure que votre sauce s'épaissit ; versez cette sauce sur votre volaille, saumon, morue etc. que vous préparez ainsi : Prenez des morceaux de volaille ou de poisson rôtis de la veille, dressez-les sur un plat, faites autour un cordon d'œufs durs, d'auchois, de câpres et de cornichons ; mettez au milieu de fines herbes hachées et servez.

**Fesse de veau à la daube.**—Piquez la fesse avec une vingtaine bardes et une dizaine de clous de girofle, poudrez un peu avec le farinier, faites chauffer du saindoux au fond du chaudron, placez-y la pièce avec des oignons, ajoutez-y poivre et sel ; tournez la pièce de tous les côtés, jusqu'à ce qu'elle soit rôtie ; ajoutez-y un demi-setier d'eau, avec sarriette et persil ; au moment de la retirer du feu, mettez dans le chaudron un verre de madère ; cuisez lentement.

**Epaule de veau rôtie.**—Embroschez-la sous le manche, en faisant passer la broche dans la palette. Deux heures suffisent pour la cuire à son point, on peut la servir avec son jus, ou avec une sauce à Péchalotte.

### La production du papier.

Une enquête officielle sur la production du papier dans le monde entier a donné de bien curieux résultats. Elle a constaté qu'il existe 3,985 manufactures répandues sur la surface du globe, et ces manufactures produisent 952 millions de kilogrammes de papier.

La moitié de ces 952 millions, soit 176 millions, est utilisée par l'imprimerie.

Les journaux emploient à eux seuls, annuellement, plus de 300 millions de kilogrammes, ce qui fait quotidiennement 822,000 kilogrammes. La consommation du papier par les journaux a augmenté d'un tiers depuis dix ans.

Les gouvernements consomment annuellement, pour leurs services administratifs, 100 millions de kilogrammes, les écoles 90 millions, la correspondance privée 52 millions.

De toutes les nations, celle qui produit et consomme le plus de papier est la République des Etats-Unis. La première fabrique de papier aux Etats-Unis fut fondée, en 1693, à Boxharoug (Pennsylvanie), la seconde à Doston, en 1728 ; aujourd'hui il y en a 800.

Après les Etats viennent l'Angleterre avec 800 fabriques, 1,500 machines produisant 185 millions de kilogrammes, représentant de 200 millions de francs.

La France occupe le troisième rang. Elle possède 300 fabriques.

## HISTOIRE D'UNE PIPE.

### CHAPITRE XII.

*Qui n'est que la continuation du précédent.*

“ La France était alors en guerre avec l'Espagne. Le Malouin s'engagea comme matelot sur un navire corsaire qui, après une heureuse campagne contre les Espagnols, faillit être pris sur les côtes d'Italie.

Serré de près par deux galiotes, le capitaine aimait mieux s'échouer que de se rendre. Quelques matelots seuls échappèrent du navire incendié et furent assez heureux pour gagner le rivage en nageant.

Simon fut de ce nombre. Obligé de se cacher pendant le jour dans le bois ou dans les rochers, il finit, à travers mille dangers, par regagner la France, qu'il traversa pour aller reprendre la mer sur le *Vautour* de Nantes, alors en armement. Depuis, il n'avait pas quitté ce vaisseau, où son audace et sa férocité lui acquirent un tel renom qu'à la mort du capitaine Bernard, tué dans un combat à l'abordage, il fut, à l'unanimité, reconnu comme commandant par les pirates. A partir de ce moment le *Vautour* avait bien mérité son nom et la *Nina* était la quarante-troisième victime qu'il emportait dans ses serres.

“ Tel était Simon-le-Borgne. Jeudi, nous verrons qui était André.

### CHAPITRE XIII.

*André-le-Grêlé et les moines de la Val-Grün.*

“ Depuis deux jours, le *Vautour* avait quitté Saint-Malo, et déjà il croisait en vue des côtes de la Catalogne, lorsque parut tout-à-coup sur le pont un garçon en haillons, aux membres grêles, au visage amaigri et horriblement conturé par la petite vérole ; personne ne l'avait encore aperçu. Qui était-il ? d'où venait-il ? Les forbans l'entourèrent et le questionnèrent. Il parlait passablement français quoique avec un accent allemand très-prononcé, et répondit qu'il se nommait André, que depuis quarante-huit heures il se tenait caché dans la cale, entre les tonneaux qu'on y avait arrimés et qu'il voulait s'engager. Ce fut tout ce qu'on put en tirer.

“ Quand Simon sortit de sa cabine, il vint droit au drôle et le reconnut pour un mousse que la semaine précédente il avait refusé d'engager à Saint-Malo.

“ — A la mer, le marsouin ! dit le chef en fronçant le sourcil, et finissons.

“ Un robuste matelot s'avança pour saisir l'enfant.

“ D'un coup de poing André l'envoya rouler sur le plancher.

“ — Bravo ! crièrent les forbans.

“ Le matelot, furieux, s'était relevé et avait saisi un aspect.

“ Les pirates firent cercle.

“ Jacques l'abordeur courut sus à son ennemi et lui déchargea sur la tête un coup terrible de son arme ; mais la mousse avait bondi de côté et pendant que Jacques, entraîné par la violence du coup porté à faux, hésitait encore, André, en lui passant lestement le pied entre les jambes, le faisait tomber une seconde fois et s'élançait dans les haubans avec l'agilité d'un jeune chat.

“ Le combat avait forcément changé de théâtre. Jacques, son poignard entre les dents, grimpa, lui aussi, dans les cordages et la chasse aérienne commença. Dans cette course furieuse de vergue en vergue, de mât en mât, l'enfant conservait l'avantage ; suspendu par les poignets aux câbles d'étai, il bondissait de l'artimon à la misaine, de la misaine au mât de hune, s'affalait par les drisses, sautait dans les haubans : on eût dit un écureuil.

“ Simon, assis sur un rouleau de cordes, comme un juge sur son tribunal, applaudissait à cette haute



voltige. L'équipage riait aux éclats. Tout-à-coup le capitaine fit entendre un coup de sifflet et cria : Assez. Sur un signe de son chef, le gabier, essoufflé et honteux, alla s'asseoir sur une couleuvrine, pendant que l'enfant, perché au bout d'une vergue, attendait un nouvel assaut.

— Arrive ici, fit Simon. Pour cette fois, je te pardonne. Tu as de la poigne et du jarret, je te reçois mousse à mon bord. Allons, ici, et leste.

— André obéit. Le capitaine était en bonne humeur.

— Tiens, grêlé, dit-il à l'aspirant en lui décochant une taloche, te voilà armé chevalier. J'avais envie de t'envoyer boire ; au lieu de cela, va manger. Jean, mène-le à la cambuse.

— Le pauvre diable en avait besoin. Il suivit son conducteur.

— Comme il descendait dans la batterie, Jacques lui montra le poing.

— Ohé ! mon chéri, lui cria Simon ; pas de menace, tu connais le règlement : soixante coups de garçette pour la main levée sans ma permission. Vous savez que je n'aime pas les disputes, mes agneaux.

— L'abordeur se le tint pour dit.

— Il y avait déjà deux ans qu'André-le-Grêlé naviguait sur le *Vautour*, à l'époque de la capture de la *Nina* et ses compagnons n'en savaient pas beaucoup plus sur son compte que le jour où il leur était apparu pour la première fois sur le pont. Quelle était sa religion, sa famille, son pays ? Personne n'avait songé à le lui demander. Les forbans sont en général plus soucieux de cacher leur passé que de connaître celui de leurs compagnons, et André, quoique bien jeune, avait déjà des raisons suffisantes pour ne pas être communicatif.

— Le fait est que le mousse, ainsi qu'on avait continué à l'appeler, bien qu'il eût signé, depuis six mois, comme gibier, sur le livre du bord, avait été élevé par la charité de bons moines bénédictins, dans un monastère allemand, devenu sa véritable patrie. Ses souvenirs remontaient pourtant plus loin, et un de ces événements qu'on n'oublie jamais, avait vivement frappé sa jeune imagination.

— Enlevé par une bande de Bohémiens, tireurs d'horoscopes et coupeurs de bourses, il se rappelait, vaguement, avoir voyagé avec eux de ville en ville, tantôt mendiant, tantôt dansant sur la corde, jusqu'au jour de sinistre mémoire où son soi-disant père, le duc d'Égypte, pris en flagrant délit de vol d'un second enfant, avait été pendu haut et court, sur la grande place de Mayence.

— Resté orphelin, par suite d'une de ces aventures assez fréquentes dans les annales de la Bohême, l'enfant avait été adopté, au pied du gibet paternel, par un des Bénédictins qui avaient assisté le supplicié dans ses derniers moments, et conduit au monastère de la Val-Grün.

— On a tellement menti sur les moines et sur les couvents, qu'aujourd'hui, les personnes même les moins hostiles à la religion, mais qui, soit pour un motif soit pour un autre, ne sont pas remontées aux sources de l'histoire des Ordres religieux, se font l'idée la plus complètement fautive de la vie monacale. Suivant les uns, les couvents au moyen-âge étaient de sombres forteresses, habitées par des brigands fanatiques armés de poignards sous leur froc ; suivant les autres, de magnifiques palais, consacrés au luxe et à la mollesse, où des libertins hypocrites, qui ne craignaient rien dans l'autre monde, ne redoutaient dans celui-ci que la goutte, implacable ennemie des gourmands paresseux.

— Il est sûr, dit M. Sorbier, que même, d'après les historiens catholiques, les moines étaient presque tous dissolus, amis du plaisir, de la bonne chaire et fort déréglés dans leurs mœurs.

— Qu'il y ait eu dans le nombre, de mauvais moines, répondit mon père, je ne saurais le nier. Dans l'armée française il s'est toujours trouvé des lâches et des pillards, et cependant, au lieu de me croire en droit d'affirmer que nos armées ne sont qu'un ramassis de brigands et de poltrons, je les tiens pour les plus valeureuses et les plus disciplinées qu'il y ait au monde. C'est justice, me répon-

dre vous ; mais alors, pourquoi ce qui est juste pour les uns ne l'est-il pas pour les autres ? La société doit beaucoup à la discipline de nos soldats, croyez-vous qu'elle doive moins à celle des Ordres religieux ?

— Parbleu, s'écrie Henri Sorbier, quelle comparaison ! L'armée est le salut de la société, dont les Ordres religieux ont toujours été la plaie, et quant à moi je regarde tous les moines comme d'inutiles parasites.

— Allons, voilà le grand mot lâché, reprit mon père, et la conclusion obligée de tous ces mensonges auxquels le philosophisme donna cours forcée, comme la République aux assignats. Un moine ! quelle est cette profession-là ? s'écrie Voltaire, c'est celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un serment inviolable à être absurde et esclave et à vivre aux dépens d'autrui. Il est vrai que dans son Histoire générale, entraîné malgré lui par la puissance de la vérité, le roi du XVIII<sup>e</sup> siècle écrivait : " On leur donnait des terres incultes qu'ils défrichaient de leurs mains ou faisaient cultiver par leurs serfs ; ils formèrent des bourgades, de petites villes autour de leurs monastères, ils étudièrent, ils furent même les seuls qui conservèrent les livres en les copiant, et enfin, dans ces temps barbares, où les peuples étaient si misérables, c'était une grande consolation de trouver dans la clôture une retraite assurée contre la tyrannie."

— Certes, il me semble que, n'eussent-ils fait que cela, les moines n'eussent été ni si absurdes, ni si ridicules : mais ils avaient un tort que les amis de l'erreur et du mensonge ne pardonnent pas, celui d'avoir adopté dans leur conduite cette belle maxime de Pierre Lombard : " Il est deux choses pour lesquelles un chrétien doit lutter jusqu'à la mort : la justice et la vérité."

— Aussi, toute l'école du chef de l'incrédulité, fidèle à la consigne reçue, les attaqua-t-elle avec fureur : " Faites donc vendre les biens ecclésiastiques," répétait Mme Roland, la douce héroïne de la Révolution, " jamais nous ne serons débarrassés des bêtes féroces tant qu'on ne détruira pas leurs demeures ! " Il faut étrangler le dernier des prêtres avec les boyaux du dernier des rois, hurlait un autre apôtre de la tolérance. A quoi bon citer encore, la calomnie ne continue-t-elle pas son œuvre avec acharnement sous nos yeux, et pour le plus grand nombre, un moine n'est-il pas encore le parasite honteux de la société, l'obscurantiste par excellence, le gourmand dissolu, le mendiant paresseux, l'ignorant béatifié, l'ignoble personnage obligé de tous les drames du boulevard et des romans de mauvais lieux.

— Un jour viendra, bientôt peut-être, où la lumière se fera sur ces grandes et nobles institutions, que hier on croyait éteintes à jamais et qui, impérisables comme la vérité reflourissent déjà de toutes parts.

— Laissons donc des poètes mendiants qui, depuis quelques années, escomptent leur gloire au profit de leurs folles prodigalités et la foule des écrivassiers, aussi ignorants que vulgaires, rire et plaisanter de l'ignorance béatifiée des moines. Parmi les écrivains dignes de ce nom, dont notre siècle s'honore, presque tous, et ceux-là surtout, que leurs croyances emblaient devoir rendre les plus hostiles aux Ordres religieux, les Guizot, les Hurter, les Voigt, les Ranké, les Hallam, les Haller et autres protestants ont, par leurs travaux consciencieux, accumulé les preuves les plus irréfragables des immenses services rendus par les moines, à la science, à l'agriculture, aux arts et à la civilisation tout entière.

— Il n'y a que quelques années, la populace de Londres, dans une orgie carnavalesque, brûlait, dans les carrefours, d'ignobles mannequins représentant des papistes, et voici qu'aujourd'hui, sur l'une des places publiques de la capitale du monde protestant, les ouvriers luthériens viennent d'élever une statue de bronze à un capucin, le Père Mathieu, l'apôtre de la tolérance.

— Combien de moines inconnus, de prêtres obscurs, mériteraient mieux que les orateurs, les capi-

taines, les artistes, ces témoignages de la reconnaissance des ouvriers, dont ils furent les frères, les défenseurs et les premiers maîtres dans les arts dont s'enorgueillit l'industrie moderne et dans la science agricole, si fort en honneur aujourd'hui.

— Et cependant il se trouve encore des hommes assez retardés pour oser encore accuser d'inutilité les Ordres religieux.

— Les moines inutiles ? Mais n'eussent-ils fait que prier, pensez-vous que cet ensens de prières, s'élevant nuit et jour vers le ciel, de quinze ou dix-huit cents monastères n'était pas d'une utilité incontestable pour la société.

— Courage, amis, disait à ses matalots éperdus, au plus fort d'une tempête, Philippe-Auguste, il est minuit, c'est l'heure où la communauté de Clairvaux se lève pour chanter matines ; les prières de ces saints moines vont nous arracher au péril. Voilà comment parlait un vaillant roi de France, digne descendant de ces héros qui, en tête de la loi salique, notre premier code, avaient écrit : Vive le Christ, qui aime les Francs.

— Oh ! je sais bien qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, il y a des savants qui rient de l'efficacité de la prière et qui démontrent qu'une tige de fer aimantée vaut mieux qu'une oraison pour détourner la foudre. Eh bien ! nous, catholiques, nous croyons que la prière a au moins autant de puissance pour désarmer la colère divine, et que le village groupé près de l'église est aussi bien préservé par la croix du Christ, étincelant au haut du clocher, que par la pointe aimantée d'un paratonnerre.

— Mais du reste les moines n'ont pas fait que prier de cœur, leurs règles leur imposaient aussi le travail manuel, qui est la prière du corps.

— Sans jeter nos regards dans ces contrées lointaines, où la croix de nos missionnaires a si fort devancé l'épée de nos soldats, interrogeons l'histoire de notre pays. Qui donc, si ce n'est les moines, dans le silence de leur clôture, au milieu d'une société ravagée par les flots des barbares venus du Nord, a conservé, en copiant les manuscrits échappés aux flammes, conservé la lumière mourante de la littérature, de la science et de l'histoire ?

— Qui a osé mettre un frein aux fureurs des conquérants sauvages, forcer Attila à reculer et le féroce Clovis à courber, pour la première fois, son front superbe devant la croix ?

— Qui a défriché de ses mains, un tiers de l'Europe et réappris l'agriculture aux peuples ?

— Qui a ennoblé le travail, jusque-là confié à l'esclave et regardé comme indigne de l'homme libre ?

— Qui a appris au seigneur que l'ouvrier était son égal et que devant le Christ, seul maître, il n'y avait que des frères ?

— Qui a pris l'esclave par la main pour le conduire de degré en degré, non-seulement à l'émancipation, mais aussi souvent aux plus grands honneurs de la terre ?

— Qui a fait asseoir sur le trône de saint Pierre, élevé au-dessus des trônes des plus puissants empereurs, des hommes qui, dans leur enfance, avaient été travailleurs des champs, aides-boulangers ou gardeurs de pourceaux, comme le grand pape Sixte-Quint ?

— Qui a brisé les fers de quatorze cent mille esclaves, rendu la liberté à plus de soixante millions de serfs, fondé, dans une seule province de France, près de soixante-dix villes ou villages, planté les premières vignes, établi les premiers harras, construit les premiers ponts et les premières routes, ouvert les premières écoles, fondé les premiers hôpitaux, ciselé ces merveilleuses cathédrales que nous ne savons plus qu'admirer, peint ces éclatantes verrières, admirables reliques, d'un art à présent perdu ?

(A continuer)